



PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.



LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{	pour trois mois.....	9 fr.
		pour six mois.....	18
		pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens durent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

A la représentation au bénéfice de M^{lle} Levert, beaucoup de dames étaient coiffées en cheveux; presque toutes les coques et tresses étaient entremêlées de tire-bouchons qui retombaient sur un côté de la tête. Les plus jolies personnes avaient adopté deux bandeaux de cheveux lisses, dont quelques-uns étaient séparés, au milieu du front, par une pier-

rière ou un eamée. On a remarqué aussi une coiffure dite à *la lyre*, dont l'origine paraît avoir été puisée dans les antiquités romaines : on sait que, dans les siècles les plus reculés, la coiffure fut toujours un objet de grande importance pour les femmes ; et, tandis que les sept Sages illustraient la Grèce, la coquetterie des plus fameuses beautés de l'Attique s'exerçait à relever sous mille formes leur superbe chevelure. On rapporte même qu'alors elles s'amusaient à imiter, avec les tresses et les coques de leurs cheveux, les cornes de différents animaux sauvages ; certainement, cette invention ne paraît point assez gracieuse pour penser que nos artistes en coiffures veuillent jamais l'introduire dans nos modes, et nous n'eussions même pas eu l'idée de la citer, si M. Croisat, en ressuscitant la coiffure à *la lyre*, ne nous avait prouvé que, parmi tant de modèles bizarres, on pouvait cependant en découvrir quelques-uns dignes d'être copiés de nos jours.

— On voit des *figaros*, ou colliers en gros de Naples brodé, de toutes les couleurs et dans tous les magasins de Paris ; beaucoup se ferment par un coulant d'or ou en étoffe pareille.

— Les petits cordons de cou, qui servent à attacher une montre, une clef, etc., se brodent aussi en soie, avec beaucoup de recherche.

— Des petits sacs en velours, pas plus grands que les *farcours*, se brodent en soie, et quelquefois en or et argent, au point de *chenote*.

— Un ouvrage à la mode est une tapisserie au point de marque, sur de petites corbeilles en jonc, tressée de manière à figurer un canevas.

— On voit de charmans canezous en blonde destinés à être portés avec les robes de soie ; ils sont, pour la plupart, découpés à *la vierge*, mais très-bas des épaules ; ils ont de riches jokeys garnis en blonde. Quelques-uns ont le tour de la taille entouré d'une blonde qui dépasse la ceinture. D'autres, ouverts par-devant, ont des collets carrés rabattus ; le fond est uni ou brodé. On en fait aussi en gaze riche brochée, qui imite parfaitement la blonde.

— Employer les fleurs pour donner une nouvelle grâce à la galanterie, un charme de plus aux souvenirs de l'amitié, un aspect plus piquant aux offrandes de l'esprit ou du cœur, était un usage trop digne de nos salons pour qu'il n'inspire pas

quelque charmante invention, à l'approche d'une époque où le titre d'*étrennes* n'acquiert souvent de prix que par les formes nouvelles sous lesquelles elles se présentent. Rien ne pouvait être plus ingénieux que ces charmans bouquets dits à la surprise, qui recèlent, dans leur centre, une petite boîte propre à contenir les plus jolis cadeaux : grâce à cet aimable subterfuge, on peut, sous l'aspect des fleurs les plus simples, faire agréer les plus précieux souvenirs ; le secret de les découvrir est sous un œillet, une marguerite, une branche de myrte... La personne qui le recevra le devinera sans doute, et sourira à la vieille philosophie de ceux qui voudraient lui répéter encore que, *trop souvent, l'épine est cachée sous la rose.*

— En annonçant ces charmans bouquets que l'on trouve chez M. Pontier, nous citerons aussi le bon goût et le choix des fleurs réunies dans ses magasins rue Richelieu, n° 62. Nous croyons servir les intérêts de nos élégantes, en leur recommandant les artistes qui ont apporté le plus de perfection dans un genre d'ornemens si gracieux pour les toilettes de bal, si favorables à la physionomie, et si en vogue cet hiver.

— L'usage fait loi, nous le savons depuis long-tems ; les donneurs d'*étrennes* doivent le savoir surtout aujourd'hui, et c'est dans leur intérêt que nous citerons, à l'approche de la nouvelle année, les magasins de M. Leblanc, comme réunissant mille objets qui, par leur étrangeté et leur bon goût, peuvent être classés parmi les cadeaux du meilleur genre.

Ce n'est point dans les riches ateliers de la France, ni même chez nos peuples voisins, que M. Leblanc a puisé la plus grande partie des curiosités qu'il offre dans son joli musée ; c'est au-delà de la grande muraille qu'il va chercher de nouveaux alimens à nos caprices, et exploiter, dans l'intérêt de nos fantaisies, jusqu'aux productions de la Chine.

Il serait trop long d'énumérer ici les objets d'*arts*, de *curiosité*, de *goût* et de *fantaisie* rassemblés dans ces piquans magasins ; c'est en les parcourant que les curieux pourront apprécier quel mérite offrent ces produits étrangers, qui révèlent l'industrie et la richesse d'un peuple connu depuis tant de siècles par la profondeur de ses sciences. On pourra admirer leur bois, leur peinture, leurs tissus, la riche sculpture de leur ivoire, la légèreté de leurs broderies, voire même le

modèle d'un petit pied chinois, qui démontre avec quelle barbarie les maris de Pékin réduisaient ainsi les pieds de leurs femmes, sous prétexte d'ajouter à leur grâce, mais réellement dans la seule intention de les empêcher de s'en servir trop souvent pour courir à leurs plaisirs. En recommandant les magasins de M. Leblanc, nous espérons bien que ce dernier objet n'inspirera pas à nos maris français le désir d'imiter les maris qui en ont introduit l'usage, et à s'exposer d'être ainsi appelés enfin, à juste titre, de vilains Chinois (1).

— De quelle influence n'est pas pour la beauté un hardi bérêt, une coiffure aérienne! Quels charmes ces charmans atours n'ajoutent-ils pas à une physionomie gracieuse qui ne demande que le secours d'une modiste habile pour enchanter tous les regards! Celles qui voudront connaître quels prodiges peuvent produire l'art et le bon goût, doivent visiter les magasins de M^{me} Auguste Martin, *rue de Choiseul*, n° 8, au premier.

VARIÉTÉS.

LE MÉLOMANE EN PROVINCE.

J'ai habité Paris pendant trente ans, et suivi les représentations de l'Opéra-Bouffe aussi fidèlement que certain personnage diplomatique que l'on aperçoit encore au balcon. J'ai vu les beaux jours des Barilli, des Garcia; j'ai tour à tour admiré M^{mes} Fodor, Pasta, Sontag, Malibran, et quoique les années, en s'amoncelant sur ma tête, eussent terriblement amorti mes passions, j'ai toujours été enthousiaste de ces admirables cantatrices qui, de plusieurs points de l'Europe et surtout des heureuses provinces de l'Italie, arrivaient à Paris pour nous enchanter de leurs brillans accords.

Hélas! il n'y a rien d'assuré sur la terre: nous nous plaisons à faire de beaux rêves; notre imagination, dans ses courses capricieuses, revêt notre avenir des plus séduisantes couleurs, nous nous entourons de toutes les chimères qui nous plaisent et flattent nos goûts; et l'implacable nécessité vient se jouer de nos projets, renverser nos espérances et placer d'insipides réalités auprès des créations trompeuses de notre esprit. Je comptais habiter toujours Paris, conserver,

(1) Les magasins chinois sont situés rue Joquelet, n° 9.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o. 1/2. près le passage de l'Opéra.
Chapeau de velours orné de Blonde et de marabouts saule Redingote de
Repsindien garnie de Martre Des ateliers de M^{me} Michel, rue neuve des petits-
Champs N^o. 33.

dans la rue Rameau, le modeste logis qui suffisait à mes désirs, continuer mes visites périodiques au temple des muses italiennes; quand une parente, dont les désirs devaient être une loi pour moi, m'a appelé auprès d'elle pour tenir compagnie à ses vieux jours et remplacer un frère qu'elle venait de perdre. J'ai dit adieu à Favart, à Louvois; j'ai couru acheter chez Pacini les belles partitions de Rossini et de Mozart à qui je devais tant de vives émotions; et, il y a quelques mois, je me suis embarqué tristement pour la petite ville de ***, où je me trouve enfermé jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de me restituer la liberté de la capitale, les enchantemens d'*Othello* et du *Barbier*, les pathétiques inspirations de M^{me} Malibran et les légers accords de M^{lle} Sontag.

Que faire dans une petite ville? irai-je m'asseoir au boston des douairières, à l'écarté des jeunes étourdis ou jurer à la partie de tric-trac du député de la chambre septennale? pourrai-je affronter la voix nazillarde et fausse de nos comédiens de province, les discordantes ritournelles des musiciens amateurs, et la chansonnette tremblante de la jeune fille, que sa mère condamne à chanter au piano? puis-je ainsi corrompre mes souvenirs, et ne vaut-il pas mieux, qu'enfermé dans ma cellule, je répète tout seul sur mon violon ces morceaux délicieux que j'ai entendu exécuter avec tant de talent pendant de si longues années?

Tout plein de ces idées, j'avais refusé vingt invitations qu'on avait adressées au vieil amateur des Bouffes, et je me promettais bien qu'on ne me surprendrait jamais à un concert de province. Cependant, il y a quelques jours, un vieux major de mes amis entre chez moi, et m'annonce qu'il vient me chercher pour assister à une réunion musicale. Mon premier mot fut un refus. Que voulez-vous que j'aille faire là? m'écriai-je; pensez-vous que je pourrais, pendant plusieurs mortelles heures, entendre votre musique instrumentale: le basson du notaire, le piano de la femme du président, le violon du sous-préfet? Permis à vous de vous amuser ainsi, mais pour moi je m'en tiens à ce mot: *Sonate, que me veux-tu?* et j'aime trop mon coin du feu, pour aller me jeter au milieu de cet ennui en mesure et de ces politesses en cadence. Je ne sais ce que le major me répondit, mais il me fut impossible de résister: je vis que je le désobligerai,

et j'aimai mieux me résigner à deux heures d'ennui que de compromettre notre vieille amitié.

Les préjugés sont une maladie bien funeste ; j'en fis l'épreuve. J'entendis, à la réunion où j'étais allé malgré moi, plusieurs morceaux qui me plurent infiniment. Le commencement fut assez froid, mais bientôt je vis s'avancer au piano une jeune femme pleine de grâces et de charme, les agréments de sa figure, de son maintien avaient quelque chose d'irrésistible, et je me sentis tout disposé à être satisfait de ce que j'allais entendre. Attendez un peu, me dit le major, à l'oreille, vous verrez si je vous ai rendu un si mauvais service, en vous arrachant à votre solitude. Il ne me trompait point, M^{me} *** accompagnait sa fille sur la harpe : elles exécutèrent ensemble une composition pleine de douleur et de sensibilité que Naderman a consacrée, sous le titre des *regrets*, aux mânes de Dussek, son ami. Ce duo, chef-d'œuvre d'expression, fut rendu avec une rare perfection ; l'invocation surtout, qui en forme la seconde partie, me toucha jusqu'aux larmes, et le passage animé qui le suit fut joué avec une telle verve et un si parfait ensemble, que j'avouai à mon ami que je n'avais pas éprouvé de plus vives sensations aux compositions les plus brillantes de Rossini, même à l'opéra d'*Othello*, que je considère comme son chef-d'œuvre.

Je ne m'attendais point à éprouver loin de Paris un plaisir aussi vif, à trouver au fond d'une province une réunion de talens si remarquables, et j'en témoignai toute ma surprise au major. « Cette jeune femme, me dit-il, a bien d'autres mérites ; son esprit est plein de délicatesse, son instruction agréable et variée, et j'ai surpris, il y a quelques jours, sur sa table, un album qu'elle a enrichi de nouvelles écrites avec beaucoup de grâce et de sensibilité. »

Je me retirai un des derniers : je formai le projet de revenir aux soirées musicales de la petite ville de ***, et je reconnus qu'on pouvait, hors de la capitale, trouver de bonnes musiciennes, des femmes d'esprit et des sociétés intéressantes.

MÉLANGES.

THÉÂTRE FRANÇAIS. — Le succès de *l'Espion* va toujours croissant. Le drame de ce nom, représenté à l'Odéon, a été artistement arrangé par MM. Ancelot et Mazères; l'action, dégagée de personnages inutiles, est actuellement plus rapide, l'intérêt est mieux soutenu, et le dénouement, qu'on doit entièrement à l'imagination des deux auteurs, produit le plus grand effet.

Le talent et l'ensemble avec lesquels les acteurs s'acquittent de leurs rôles, suffiraient d'ailleurs pour assurer une carrière productive à une pièce qui aurait moins de conditions de succès. M^{lle} Mars, toujours digne d'elle, est plus belle que jamais dans plusieurs scènes; mais, à côté de ce sublime talent, on admire encore celui que déploie Monrose dans le rôle de l'espion : tour-à-tour comique et pathétique, il est impossible de rendre, avec plus d'esprit et de profondeur, le personnage mystérieux qu'il est chargé de représenter.

En parlant de cet ouvrage, on ne peut passer sous silence les éloges que l'on doit à la mise en scène. Quelques personnes qui ne savent jamais concevoir le bienfait des améliorations, pour lesquelles toute innovation est un pas fait vers la barbarie, se sont élevées contre ce système de mise en scène et de décorations, appliqué au théâtre de la tragédie et de la comédie; ces stationnaires ont prétendu que le Théâtre-Français n'avait pas besoin de ces accessoires, et qu'il ne devait compter que sur la toute puissante influence des ouvrages des grands maîtres. Une seule chose étonne en cela, c'est que les immobiles ne proscrivent pas aussi la vérité des costumes; pour être conséquens avec eux-mêmes, ils devraient exiger qu'on jouât *Britannicus* en perruque et en talons rouges, et *Athalie* en paniers et en vertugadins, car c'est ainsi qu'on les jouait il n'y a pas encore cinquante ans.

Heureusement les critiques de ces bons-hommes littéraires sont sans influence sur l'esprit du public. Dans l'art dramatique, comme en politique et en philosophie, le siècle, les idées marchent; tant pis pour ceux qui se laissent devancer, et qui s'obstinent à rester en arrière; leurs cris ne peuvent arrêter l'élan général.

ANNONCES.

— Nous recommandons aux amateurs d'EXCELLENS THÉS, l'ancien Magasin des Indes, *rue Neuve St.-Augustin*, n° 47. Il vient de recevoir directement un grand assortiment de Thés du premier choix, ainsi que des boîtes et autres objets chinois, du meilleur goût.

Il est aussi très-bien assorti en Chocolats de Bayonne, Vins d'Espagne, qu'il reçoit de même directement, et Liqueurs extra-fines.

— L'ancienne Maison VERSEPUY, qui a joui si long-tems d'une immense réputation pour les articles de goût et les superbes Cachemires qui s'y vendaient, reprend son ancien lustre. On y trouve des articles variés et d'un goût parfait; on remarque surtout en ce moment des TISSUS DE MÉRINOS ÉCOSSAIS pour manteaux, d'un mélange de couleurs des plus heureusement assorties, telles que ponceau et vert de Chine, vin de Bordeaux et bleu de ciel, etc. Ses Robes de bal sont d'un choix exquis. On assure que Madame la DAUPHINE vient d'honorer de son Brevet M. GAGELIN, possesseur actuel de cet établissement, *rue Richelieu*, n° 93.

— Le SIROP BÉCHIQUE de M. BLAYN, Pharmacien, *rue du Marché St.-Honoré* ou des Jacobins, *guérit radicalement* les rhumes, les catharres, et toutes les inflammations de poitrine. Il n'est point désagréable à prendre. Il en doit la composition à plusieurs médecins qui en obtiennent les plus grands succès.

— Les Magasins de la COMPAGNIE DES INDES, *galerie Véro-Dodat*, n°s 20 et 22, sont toujours le rendez-vous de la foule des personnes qui désirent acquérir, aux prix les plus modérés, des articles du meilleur goût et du choix le plus varié. On y trouve tout ce qu'on peut désirer en Soieries, Schalls, Fichus, Écharpes, Toiles peintes, Étoffes de laine, Cravates, Étoffes de coton, etc.

— Déjà le luxe des magasins, le choix nouveau des objets qui s'y trouvent réunis, annoncent l'approche de cette époque où il est presque impossible que chaque individu ne se trouve dans la nécessité d'acheter, de donner ou de recevoir; c'est à ceux qui se trouveront dans le premier cas que nous croyons devoir recommander le superbe magasin de M. GAILLARD, qui est lui-même un peintre distingué sur porcelaine, et qui offre au public, chaque année, la collection la plus riche et la plus neuve de tout ce que nos manufactures produisent de plus parfait en PORCELAINE: richesse de dorure, beauté de dessins, goût exquis dans toutes les formes, tels sont les titres qui doivent encourager les amateurs de ce genre de luxe à visiter les magasins de M. GAILLARD, *passage de l'Opéra, galerie de l'Horloge*, n°s 10 et 12.

A ce Numéro est jointe la planche 604.

PARIS.—Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, *rue St.-Louis*, N° 46, au Marais.